



Daniel Defoe
Robinson Crusoé

CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

VENDREDI

En peu de temps, je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler. D'abord, je lui fis savoir que son nom serait Vendredi; c'était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l'appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m'appeler *maître*, à dire *oui* et *non*, et je lui appris ce que ces mots signifiaient. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre; j'en bus le premier, j'y trempai mon pain et lui donnai un gâteau pour qu'il fit de même: il s'en accommoda aussitôt et me fit signe qu'il trouvait cela fort bon.

Je demurai là toute la nuit avec lui; mais, dès que le jour parut, je lui fis comprendre qu'il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements; il parut charmé de cela, car il était absolument nu.

Comme nous passions par le lieu où il avait enterré les deux hommes, il me le désigna exactement et me montra les marques qu'il avait faites pour le reconnaître, en me faisant signe que nous devrions les déterrer et les manger. Là-dessus, je parus fort en colère; je lui exprimai mon horreur en faisant comme si j'allais vomir à cette pensée, et je lui enjoignis de la main de passer outre*, ce

qu'il fit sur-le-champ avec une grande soumission. Je l'emmenai alors sur le sommet de la montagne, pour voir si les ennemis étaient partis; et, braquant ma longue-vue, je découvris parfaitement la place où ils avaient été, mais aucune apparence d'eux ni de leurs canots. Il était donc positif qu'ils étaient partis et qu'ils avaient laissé derrière eux leurs deux camarades sans faire aucune recherche.

Mais cette découverte ne me satisfaisait pas: ayant alors plus de courage et, conséquemment, plus de curiosité, je pris mon Vendredi avec moi, je lui mis une épée à la main, sur le dos l'arc et les flèches, dont je le trouvai très adroit à se servir; je lui donnai aussi à porter un fusil pour moi; j'en pris deux moi-même, et nous marchâmes vers le lieu où avaient été les sauvages, car je désirais en avoir de plus amples nouvelles.

Quand j'y arrivai, mon sang se glaça dans mes veines, et mon cœur défailloit à un horrible spectacle. C'était vraiment chose terrible à voir, du moins pour moi, car cela ne fit rien à Vendredi. La place était couverte d'ossements humains, la terre teinte de sang; çà et là étaient des morceaux de chair à moitié mangés, déchirés et rôtis, en un mot toutes les traces d'un festin de triomphe qu'ils avaient fait là après une victoire sur leurs ennemis.

Je commandai à Vendredi de ramasser ces crânes, ces os, ces tronçons et tout ce qui restait,

de les mettre en un monceau et de faire un grand feu dessus pour les réduire en cendres.

Lorsqu'il eut fait cela, nous nous en retournâmes à notre château, et là je me mis à travailler avec mon serviteur Vendredi. Avant tout, je lui donnai une paire de caleçons de toile que j'avais tirée du coffre du pauvre canonnier dont il a été fait mention, et que j'avais trouvée dans le bâtiment naufragé: avec un léger changement, elle lui alla très bien.

Je lui fabriquai ensuite une casaque de peau de chèvre aussi bien que me le permit mon savoir: j'étais devenu alors un assez bon tailleur; puis je lui donnai un bonnet très commode et assez *fashionable**, que j'avais fait avec une peau de lièvre. Il fut ainsi passablement habillé pour le moment, et on ne peut plus ravi de se voir presque aussi bien vêtu que son maître.

Le lendemain du jour où je vins avec lui à ma huche*, je commençai à examiner où je pourrais le loger. Afin qu'il fût commodément pour lui et, cependant, très convenablement pour moi, je lui élevai une petite cabane dans l'espace vide entre mes deux fortifications, en dedans de la dernière et en dehors de la première. Comme il y avait là une ouverture donnant dans ma grotte, je façonnai une bonne huisserie et une porte de planches que je posai dans le passage, un peu en dedans de l'entrée. Cette porte était ajustée pour ouvrir à l'intérieur. La nuit, je la barrais et retirais aussi

mes deux échelles. Quant aux armes, je les prenaï toutes avec moi pendant la nuit.

Mais je n'avais pas besoin de tant de précautions, car jamais homme n'eut un serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que Vendredi. Sans passions, sans obstination, sans volonté, complaisant et affectueux, son attachement pour moi était celui d'un enfant pour son père. J'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne en toute occasion. La quantité de preuves qu'il m'en donna mit cela hors de doute, et je fus bientôt convaincu que, pour ma sûreté, il n'était pas nécessaire d'user de précautions à son égard.

J'étais enchanté de lui et je m'appliquais à lui enseigner à faire tout ce qui était propre à le rendre utile, adroit, entendu, mais surtout à me parler et à me comprendre, et je le trouvai le meilleur écolier qui fût jamais. Il était si gai, si constamment assidu et si content quand il pouvait m'entendre ou se faire entendre de moi, qu'il m'était vraiment agréable de causer avec lui. Alors ma vie commençait à être si douce que je me disais : « Si je n'avais pas à redouter les sauvages, volontiers je demeurerais en ce lieu aussi longtemps que je vivrais. »

Trois ou quatre jours après mon retour au château, je pensai que, pour détourner Vendredi de son horrible nourriture accoutumée et de son appétit cannibale, je devais lui faire goûter d'autre viande : je l'emmenai donc un matin dans les

bois. Chemin faisant, je vis une chèvre couchée à l'ombre, avec deux jeunes chevreaux à ses côtés. Là-dessus, j'arrêtai Vendredi.

– Holà! Ne bouge pas, lui dis-je en lui faisant signe de ne pas remuer.

Au même instant, je mis mon fusil en joue, je tirai et je tuai un des chevreaux. Le pauvre diable, qui m'avait vu, il est vrai, tuer à une grande distance le sauvage son ennemi, mais qui n'avait pu imaginer comment cela s'était fait, fut jeté dans une étrange surprise. Il tremblait, il chancelait et avait l'air si consterné que je pensai le voir tomber en défaillance. Il ne regarda pas le chevreau sur lequel j'avais fait feu, ou ne s'aperçut pas que je l'avais tué, mais il arracha sa veste pour s'assurer s'il n'était point blessé lui-même.